

En suivant l'Outaouais, la rivière Mataouana et les portages, on parvenait au pays des Nipissings, des *Témiscamingues* et des Abittibis, et enfin à la rivière dite aujourd'hui rivière Française qui est la décharge du Nipissing. Près du lac Huron et sur l'île Manitouline habitaient les Outaouais, hommes d'une grande féroce, sur-nommés les *cheveux relevés*, parce qu'ils avaient l'habitude de se nouer les cheveux au sommet de la tête. Les derniers sauvages de la langue Algonquienne dans la Nouvelle-France étaient les Chipéouais ou Sautaux, qui demeuraient dans les environs du Sault Ste. Marie. Vers le Nord étaient les Kristineaux ou Kistinnots, ou Cris. Tous les sauvages que nous venons de passer en revue appartiennent à la langue Algonquienne. Elle s'étendait encore dans le midi : chez les Lémilénapes, habitants des bords de la Delaware.

Puisque nous sommes en dehors du bassin du St. Laurent, profitons en pour dire un mot de deux nations situées à l'Ouest du Mississipi et dont la connaissance nous servira plus tard dans cette histoire. Ce sont les *Adouessieurs* que les Français appelèrent Sioux par abréviation, et les Assinibouanes. Ces deux tribus appartiennent à la nation des *Dacotas* qui habitent encore l'Ouest. Quoiqu'elles appartiennent toutes deux à la langue siou-ox, ces tribus étaient toujours en guerre l'une contre l'autre. Les Sioux sont célèbres pour leur cruauté : c'étaient de redoutables ennemis, et de nos jours encore ils sont redoutables et ont eu des succès sur les dragons américains.

La race algonquienne était moins adonnée à la culture que la race huronne, mais en revanche elle était plus guerrière. Les tribus de la langue huronne étaient moins nombreuses, mais elles eurent néanmoins une grande importance dans la Nouvelle-France, où elles occupèrent quelques temps un rang distingué. La première en descendant le fleuve est celle des Hurons proprement dits, sur le lac de ce nom, et dont le pays était fertile et bien cultivé. Sa population a été estimée par les écrivains tantôt à 10,000, tantôt à 15,000, et même jusqu'à 30,000; mais le chiffre le plus probable paraît être d'environ 15,000. Dans le voisinage était la nation du Pétun, ainsi nommée à cause de son habileté à faire croître le tabac et à le préparer. Puis la Nation Neutre au nord du lac Érié, près du lac Ste. Claire, et séparant les Hurons des Iroquois situés au Sud, lesquels devaient par conséquent passer sur son territoire pour aller attaquer ceux-là. Sur les bords du lac Érié se trouvaient les Andastes et les Ériés qui finirent par être détruits par leurs puissants voisins. Une autre tribu de ce voisinage fut refoulée jusque sur les bords de la Sasquéhanna par ses redoutables ennemis.

Mais la tribu la plus fameuse de cette langue était sans contredit la tribu des Iroquois laquelle habitait depuis le sud-est du lac Érié à la rivière Hudson. Leur nom propre était *Hottinnondinendi*, ou des *cabanés achevés*, l'an de nom leur avait été donné par les Français qui remarquèrent qu'ils terminaient toutes leurs harangues par le mot *Hiro, j'ai parlé*. Les Hollandais les appelaient d'abord *Mawkas* et par corruption *Mohawks*. Chez ce peuple le principe démocratique régnait dans toute sa splendeur : chaque canton était maître dans la tribu, chaque village dans le canton, chaque famille dans le village, et même chaque individu dans la famille.

Les chefs en conformité du même principe étaient comptés parmi les plus pauvres de la nation et, comme l'observe un ministre des Hollandais, *Dominus Joannes Megapolensis*, ils paraissaient appartenir à la lie du peuple. Cette pauvreté provenait sans doute de ce qu'étant les meilleurs parleurs, ils donnaient presque tout leur temps à l'étude de l'éloquence négligeant la chasse, et par conséquent ils avaient moins de fournitures que les autres. Ils est à remarquer que plusieurs de ces sauvages étaient doués d'une véritable éloquence, tellement que les Français et les Hollandais en étaient souvent dans l'admiration. Une autre raison c'est qu'un chef de guerre devait être libéral, et ne rien réserver pour lui-même des dépouilles de l'ennemi; car plus il était généreux, plus il était facile pour lui de lever des soldats.

La tribu des Iroquois étaient divisée en cinq cantons—c'était les Tonnonthouans sur les bords du lac Ontario qui étaient les plus rudes et les moins cultivés, les Goyagouins, les plus orgueilleux, les Onnontagués; puis les Onneyouths tribu qu'on appelle la fille de la tribu des Agniers, lesquels composaient le dernier canton et le plus belliqueux, celui que les Hollandais appelaient particulièrement le Mohawk. Le voisinage de ces derniers avec les Hollandais fut plus tard d'un grand secours à quelques missionnaires qui échappant aux mains de leurs féroces ennemis, pouvaient se réfugier chez eux; c'est ce qui advint en particulier au père Jogues qui fut reçu par Dominus Joannes Megapolensis qui le prit en grande estime. Tous les cantons étaient subdivisés chacun en trois familles qui portaient les noms allégoriques de la *Tortue*, de l'*Ours* et du *Loup*. La plus noble des trois était la famille de la Tortue, à cause de cette grande Tortue, sur le dos de laquelle la première femme était venue dans ce pays.

Les Iroquois étaient continuellement en guerre avec les Algonquins et les Hurons qu'ils haïssaient mortellement, mais les premiers encore plus que ceux-ci, car cette haine prenait sa source dans leur orgueil blessé. C'est du moins la juste conclusion d'une tradition rapportée par Cadwallader Colden et qui se trouve aussi dans tous les écrivains tant français qu'anglais.

Dans les commencements, ils s'en fallait bien que les Iroquois faissent de redoutables ennemis. Ils entendaient assez bien la culture, mais n'étaient nullement un peuple guerrier et chasseur. Un jour un parti composé de jeunes gens des deux nations s'assembla dans le but de chasser. Les jeunes Iroquois qui d'ordinaire servaient les autres demandèrent aux Algonquins d'aller aussi à la chasse de leur côté, ce que ceux-ci leur refusèrent d'abord, puis leur permit- tent, comptant se moquer d'eux. Or, il arriva que les Iroquois revinrent chargés de gibier, tandis que les Algonquins n'avaient rien tué. Confus, et redoutant la honte dont ils allaient être couverts, ces derniers profitèrent du sommeil de leurs compagnons pour leur casser la tête à tous. Cette trahison fut pour toute la nation Iroquoise le signal d'un terrible serment; mais n'osant par lever la hache de la vengeance contre leurs puissants adversaires, ils allèrent au loin essayer d'aggraver contre les tribus méridionales. "Quand ils eurent appris à venir en renard, à attaquer en lions et à fuir en oiseaux," c'est leur langage, alors ils ne craignirent plus de se mesurer avec l'Algonquin. Ils firent la guerre à ce peuple avec une féroce proportionnée à leur ressentiment.

Voilà quels étaient les divers peuples indigènes disséminés dans la grande vallée du St. Laurent et dans quelles circonstances ils se trouvaient les uns par rapport aux autres, lorsque M. de Champlain, sur le point de partir pour son voyage de découverte, reçut une députation des Hurons qui venaient demander son assistance contre les Iroquois avec lesquels ils étaient en guerre. M. de Champlain se laissa gagner par leurs instances. Eut-il tort? C'est ce qu'on ne peut dire vu notre ignorance de la position où il se trouvait. Il ne connaissait pas les Iroquois, il ne se doutait même pas que Henri Hudson remonterait l'Hudson peu de temps après, qu'il avait déjà reçu des députés de la part des Mohawks, et enfin que les sauvages pourraient se pourvoir d'armes à feu : en un mot il ne prévoyait pas ce qui devait résulter de cet acte d'hostilité, et il ne pouvait pas le prévoir : il prenait en ce moment le parti du plus faible et de ceux dont il habitait le pays.

M. de Pontgravé qui était revenu à Tadoussac aussitôt le printemps venu, ayant envoyé à M. de Champlain deux barques remplies d'hommes, M. de Champlain partit vers le milieu de mai, avec une douzaine de Français et ses nouveaux alliés pour remonter le fleuve. Il arriva bientôt à l'île St. Eloi située à l'embouchure de la rivière Ste. Marie. Là, il rencontra un parti de chasseurs de la tribu Huronne de l'Ours, lesquels lui firent leurs propositions d'alliance, et avec lesquels il revint à Québec, pour repartir bientôt avec un parti de Hurons et d'Algonquins pour le pays des Iroquois.

Champlain s'extasia sur la beauté des rives du fleuve. Il parle aussi du lac St. Pierre dont il vante la richesse en poisson et en gibier de toute espèce. Enfin il arriva à la rivière des Iroquois où plusieurs de ses alliés l'abandonnèrent aimant mieux, réflexion faite, "s'en retourner dans leur pays avec leurs femmes." Entré dans la rivière des Iroquois il la remonta l'espace de quinze lieues; mais parvenu au bassin de Chambly, il rencontra un rapide qu'il ne put franchir et il fut obligé de renvoyer sa chaloupe avec ses hommes, ne gardant que deux français qu'il emmena avec lui. Le saut fut passé par terre et ensuite on continua le trajet avec les canots, avançant avec lenteur et usant de mille précautions. Chaque matin, quelques canots allaient explorer au loin les bords de la rivière pour ne pas être surpris par l'ennemi. Puis venaient à une certaine distance le corps de l'armée, et enfin à l'arrière garde les chasseurs; c'était l'ordre de la marche. Le soir on rangeait tous les canots à terre les uns à côté des autres, puis on faisait un retranchement avec des arbres du côté de terre, laissant le rivage libre afin de pouvoir s'embarquer promptement en cas de surprise. Alors avait lieu le souper et après le souper la prière du soir, laquelle se faisait de la manière suivante. Leur jongleur ou *pilotois* entra dans une petite cabane couverte de robes et de peaux, tandis que les sauvages pétaient (fumaient) alentour. Les sauvages avaient dit à Champlain que pendant cette oraison la cabane était ébranlée et qu'il en sortait du feu par le sommet. Il observa avec attention et il vit la main du jongleur qui faisait remuer la tente; quant au feu il n'en vit point. Du temps en temps une grosse voix sortait de dessous les peaux; c'était le jongleur qui appelait le Manitou; tantôt on attendait une voix claire et ériarde, c'était le Manitou qui répondait. Quand le pauvre jongleur sortait tout en sueur, il racontait son entrevue avec le Manitou et on augurait bien ou mal du lendemain.

A mesure qu'on avançait, on découvrait un pays extrêmement